

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 6 (1898)
Heft: 4

Artikel: Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-8178>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

STANISLAS PONIATOWSKI ET MAURICE GLAYRE

Voici une publication¹ d'un haut intérêt, comme notre pays n'en voit paraître que rarement. Depuis longtemps la famille de Lerber conservait dans ses archives une volumineuse correspondance adressée par le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, soit à quelques-uns de ses agents à l'étranger, soit à son confident et ami, Maurice Glayre. Elle s'est décidée à livrer ces documents au public et a chargé de cette publication M. Mottaz, professeur d'histoire au collège d'Yverdon. M. Mottaz s'est tiré à son honneur de cette délicate mission : il a classé et mis au net des lettres de personnages divers dont plusieurs étaient écrites en chiffres, ce qui n'a pas dû être une mince besogne ; il a, lorsque le besoin s'en faisait sentir, accompagné cette correspondance de notes explicatives et a placé en tête de l'ouvrage une notice historique résumant la situation générale, le caractère et la carrière des principaux acteurs. Le livre qu'il présente au public forme un tout dont les différentes parties s'expliquent les unes les autres et que feront bien de consulter tous ceux qui s'intéressent à cette douloureuse tragédie : l'agonie et la mort de la Pologne.

* * *

La correspondance publiée par M. Mottaz n'éclaire qu'indirectement la personnalité de l'un des personnages dont le nom figure sur la couverture du volume. Peu de lettres sont de Maurice Glayre et, dans celles qui lui sont adressées, il est question presque exclusivement des affaires de Pologne. Un fait doit pourtant être mentionné, que prouve toute la lecture de l'ouvrage, c'est l'estime universelle dont Glayre était entouré. Il eut une carrière bien mouvementée ce Vaudois qui, fixé très jeune en Pologne, fut le secrétaire, le conseiller écouté, l'ami intime du malheureux roi Stanislas Poniatowski, qui remplit d'importantes missions diplomatiques en Russie et en France et rentra dans son pays assez tôt pour jouer un rôle utile et brillant dans la crise la plus grave et la plus féconde de notre histoire, mais il sut toujours, dans les circonstances les plus diverses, conserver la droiture de son cœur et de son jugement et se faire apprécier par tous ceux qui le connaissaient. Les lettres qu'il reçoit en Suisse de ses amis de Pologne

¹ *Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre. Correspondance relative au partage de la Pologne.* Publiée par Eug. Mottaz, professeur d'histoire au collège d'Yverdon. — 1 vol. grand in-18, Paris, Calmaun-Lévy, 1897.

expriment presque toutes les regrets que cause son absence : Que n'êtes-vous ici, lui dit-on, pour conseiller le roi..., combien votre présence serait nécessaire ! Et le souverain lui-même multiplie les témoignages de la plus touchante affection : « Plus j'avance en âge et plus toute séparation avec un ami me devient pénible, et c'est bien vraiment, mon bon Glayre, que je vous regarde comme mon ami... » Et ailleurs ; « Je ne ferai point de l'esprit, car je ne m'en sens pas du tout dans ce moment; mais je vous dirai tout uniment, mais bien sincèrement, que je vous aime, que je vous estime, et que je compte que vous êtes l'un des êtres de ce monde qui m'aiment le mieux. »

Stanislas Poniatowski, au contraire, est mis par cette publication dans un jour très vif. C'est le détail de ses affaires, ce sont ses projets, ses espérances, ses plaintes et ses infortunes qu'exposent presque toutes les lettres. L'histoire s'est montrée sévère pour ce Stanislas Auguste de Pologne qui eut le malheur insigne de voir s'effondrer sous lui la nation qu'il avait charge de conduire. Un des hommes qui ont étudié le mieux la grande politique de l'époque, M. Sorel, le caractérise en ces termes : « L'Etat manquait d'âme. Le roi, Stanislas Poniatowski, ne possédait qu'un titre pour régner : il avait été l'amant de Catherine II. Il demeura sur le trône de sa patrie le complaisant de son ancienne maîtresse... » Et ailleurs, parlant de la situation faite au gouvernement et à la couronne en 1792, M. Sorel continue : « Jamais roi de Pologne n'avait disposé d'un si vaste pouvoir et de moyens si étendus. Stanislas Auguste ne se montra point digne de l'honneur que lui faisaient ses concitoyens... Sa complaisance, lors du partage de 1772, aurait dû mettre le Polonais en garde sur la faiblesse de son caractère. Il tremblait pour ses biens... Cet aimable et fastueux gentilhomme n'était point de trempe à sauver une nation... »¹

La publication de M. Mottaz est-elle de nature à modifier ce jugement ? — Oui, mais avec une restriction : Il est toujours avantageux pour un homme d'être jugé sur sa correspondance ; dans ses lettres, il expose ses projets qu'il estime fondés, ses intentions qu'il voit très droites ; c'est un plaidoyer *pro domo* d'autant plus facile que le contradicteur n'apparaît pas. Mais les intentions ne

¹ Voir Sorel : *l'Europe et la Révolution française*, t. I, page 510 ; t. II, page 460. Il est intéressant aussi de comparer les lettres publiées par M. Mottaz aux appréciations d'un homme qui connut beaucoup Stanislas Poniatowski, le prince de Nassau-Siegen, dont la correspondance a été éditée il y a quelques années. (1 vol. Paris, Plon, 1893.)

sont pas tout ; l'histoire en tient peu de compte ; elle juge l'acteur par ses actes et on ne saurait lui donner tort. M. Mottaz n'a-t-il pas, dans quelque mesure, succombé à la tentation bien naturelle de blanchir l'un de ses héros sur le témoignage des pièces inédites, lorsque, dans sa préface, il montre le dernier souverain de la Pologne victime d'une complète injustice historique ? Est-il tout à fait dans le vrai quand il explique la servilité du roi vis-à-vis de la Russie par son amour pour Catherine II ?¹ N'y avait-il pas autre chose chez Poniatowski, une faiblesse de caractère, une indécision, une pusillanimité qu'on peut pardonner à un simple particulier, mais qu'on juge très sévèrement chez un roi ?

Cela dit, je me hâte de reconnaître que la publication de cette correspondance est favorable à la mémoire du roi Stanislas Auguste ; il en sort certainement grandi. Certains historiens le représentaient comme un viveur indifférent, ses lettres prouvent qu'il aimait son pays, qu'il en désirait le bien ; on en faisait un paresseux, nous voyons qu'il travailla, dans la mesure de ses capacités, au dehors et au dedans, pour prolonger les jours de la malheureuse Pologne. Ailleurs il expose les mobiles de ses actes et en justifie plusieurs que l'histoire avait appréciée sévèrement. Une de ses lettres à Glayre, entre autres, contient une explication acceptable de l'action qu'on avait le plus reprochée au roi Stanislas : le fameux changement de front qu'il accomplit en juillet 1792, alors que, abandonnant le parti des réformes et la constitution à laquelle il avait prêté serment, il se rapprocha des confédérés de Targovitsa et se jeta dans les bras de la Russie.

Dans ces lettres aussi apparaît nettement l'affreuse situation où se trouvait le roi de Pologne. Appelé à gouverner un peuple ingouvernable, où les forces agissaient en sens contraires, où toute tentative de réforme produisait infailliblement un soulèvement armé et des appels à l'étranger, entouré de voisins avides et redoutables qui s'étaient habitués à regarder la Pologne comme un domaine public et prenaient d'autant plus joyeusement qu'ils s'entendaient pour prendre. Stanislas Poniatowski était impuissant pour le bien. Eût-il été un grand politique qu'il n'aurait probablement pas sauvé son pays. Il était au contraire bien intentionné mais faible et irresolu. Les erreurs du souverain hâtèrent la décadence de la nation, mais la catastrophe fut le résultat bien moins de ces erreurs que

¹ « ... Il protestait contre la conduite de la Russie, mais il aimait Catherine II. Il y eut au dedans de lui une lutte qui dura jusqu'à la fin de son règne entre le mécontentement et l'amour. » Introduction, p. XIV.

d'une évolution historique fatale, contre laquelle les bonnes intentions ne pouvaient rien et que n'aurait même pas arrêtée le génie d'un individu. Voilà un point qui, s'il n'était déjà acquis à l'histoire, serait pleinement démontré par les lettres publiées par M. Mottaz. Presque à chaque page de cette correspondance, on a l'impression d'un grand désarroi ; on entrevoit les anxiétés, les détresses de cette cour éperdue, l'affolement de cette noblesse polonaise, courageuse sans doute, mais malhabile, énervée et qui se laisse égarer par l'esprit de vertige qui marque la fin d'un Etat.

* * *

Pour faciliter la lecture de son ouvrage, M. Mottaz l'a très sage-ment divisé en un certain nombre de grands chapitres. Les premiers contiennent des lettres adressées par le roi de Pologne à ses agents à Paris, le général de Monet et le comte Branicki ; quelques lettres de Glayre se glissent parmi celles du roi. Cette partie est importante pour l'histoire du premier partage de la Pologne et des relations diplomatiques entre la cour de Varsovie et celle de Versailles. Puis, après quelques missives sur des sujets divers, viennent les chapitres hautement intéressants de l'ouvrage : ils renferment les lettres que le roi ou des personnes de son entourage immédiat envoyèrent à Maurice Glayre après le retour de celui-ci en Suisse, c'est-à-dire à partir de l'année 1787. D'une lettre à l'autre on peut suivre chronologiquement, pas à pas pour ainsi dire, les phases de la grande crise finale : la lente élaboration de la constitution de 1791, la rupture avec la Russie, les troubles civils et la guerre étrangère, le second et le troisième partage, la fin de la Pologne comme nation. Cette fin est annoncée dans une lettre très brève, empreinte d'une navrante tristesse de la princesse Lubomirska : le soulèvement national a échoué, les étrangers commandent partout, le roi s'est livré aux Russes qui l'ont emmené..... « Enfin tout est fini ; il n'y a plus de Pologne. Il ne nous reste que des regrets inutiles, des souvenirs déchirants et le désespoir. »

Finis Poloniae.

* * *

Et, disons-le en terminant, ce livre n'a pas seulement un intérêt historique, il s'en dégage une grande leçon : une leçon aux peuples que la géographie a placés entre des voisins puissants, que l'ethnographie ou l'histoire n'ont pas formés compacts, une leçon qui leur dit de veiller sur eux-mêmes et sur leurs institutions, de maintenir en eux la concorde et de se garder par dessus tout de convier l'étranger à intervenir dans leur vie.

R.